

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST ET LA CRITIQUE RATIONALISTE

Notre foi repose-t-elle sur une hallucination collective ?

Saint Pierre nous enjoint d'être toujours aptes – et prêts – « à répondre à quiconque nous demande raison de l'espérance qui est en nous ». Nous ne pouvons communiquer notre foi ; mais nous avons le devoir d' « aplanir le chemin du Seigneur », de « rectifier ses sentiers tortueux » – de désencombrer sa route, d'en éliminer les obstacles – « afin que tout ce qui respire puisse voir le Sauveur qui vient de Dieu ». C'est donc, pour nous tous, une obligation véritable, un impérieux précepte de la charité, que de savoir au moins imposer silence au doute, à l'objection, voire à la mauvaise foi. Puissent donc ces pages apporter au lecteur quelques armes dans ce combat contre ce que saint Paul appelle les ennemis de la foi, « non de chair-et-sang, mais principes et puissances, entités spirituelles de perversion ».

D'autre part, cet article n'a pas pour but de démontrer ici la confiance que méritent, en général, les récits évangéliques. On sait que ces documents sont plus sûrs, plus contemporains des événements racontés, qu'aucun des textes sur lesquels s'appuie l'histoire profane.

La critique est à peu près unanime, sauf quelques excentriques, à mettre entre la mort du Sauveur, donc aussi le fait pascal, et le témoignage paulinien, la même durée qu'entre l'avènement d'Hitler au pouvoir et ce moment même où vous lisez ces lignes (1952) – entre la Résurrection et l'Évangile le plus ancien, celui de saint Marc, le même laps de temps qu'entre la bataille de l'Yser et ce numéro de la *Revue Nouvelle*. Et le plus ancien manuscrit d'Évangile que nous possédons aujourd'hui – celui de saint Jean, découvert en 1939 à la bibliothèque John Rylands de Manchester – ce fragment de papyrus, dis-je, date d'environ 30 ou 40 ans après la composition de cet Évangile. Une telle proximité n'est pas seulement rarissime : elle est absolument unique au monde. Pour tous les autres ouvrages littéraires du monde antique, la distance temporelle entre la date de l'œuvre et le plus ancien manuscrit que nous en possédons, varie entre six et treize siècles. Pour le *seul* Évangile, non seulement le manuscrit de Manchester est postérieur de 30 ans à l'original johannique, et ceux de Chester Beatty (à Londres) d'environ 150 ans aux originaux des Actes, de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean, mais la rédaction même des textes suit de si près la Résurrection que les témoins de celle-ci, comme l'écrit d'ailleurs saint Paul pas même 20 ans après les événements, sont encore en vie quand l'Apôtre se réfère à leur témoignage. Et ces faits se passent dans une province de l'Empire romain, régie par des fonctionnaires sceptiques, ouverte à tous les courants philosophiques de l'époque : au dualisme iranien, à l'ésotérisme égyptien, à la magie chaldéenne, au rationalisme (professé comme une espèce de protestantisme libéral anticipé, par le clergé juif) ; enfin – et surtout – un monde où l'on fait rapport, où l'on observe, note, hoche la tête avec un sourire supérieur... une colonie où fonctionne la poste, où le pouvoir occupant a partout des informateurs et s'inquiète de tout, contrôle tout. C'est là, c'est alors – sous les faisceaux de lumière croisés d'un temps et d'un espace rigoureusement délimités – que se passent la Mort et la Résurrection de Jésus-Christ, attestées pour la première fois, dans un document dont aucun critique sérieux, même incroyant, ne discute plus la date, environ 20 ans

après. L'auteur de ce document – saint Paul – devait, à ce moment même, avoir non loin de vingt ans. A cet âge-là, on est capable, je pense, de recueillir et de comprendre les nouvelles.

Nous supposons donc que l'incroyant accepte, au moins *grosso modo*, l'authenticité des récits néotestamentaires, y compris celui de saint Paul qui, moins de vingt ans après l'Ascension, fonde sa prédication tout entière sur le miracle de la Résurrection, en invitant chaque fois ses auditeurs à questionner les témoins survivants, car plus de « cinq cents frères », dit-il, « ont, en une seule fois, vu le Ressuscité » – donc, tous ensemble – « et la plupart vivent encore maintenant ».

Où donc l'incrédule se sépare-t-il de nous ? En son interprétation des récits évangéliques, en ce qu'il leur accorde de valeur historique, de véracité objective, sans d'ailleurs, pour cela, contester la sincérité subjective de leurs auteurs. Je m'explique : le rationaliste instruit ne songe plus à nier, aujourd'hui, que les disciples aient cru voir leur Maître ressuscité, mais il voit en eux les victimes d'une « hallucination collective ». Les incroyants souffrent, eux, d'une autre illusion collective : c'est qu'on peut remplacer la preuve et l'explication par deux vocables polysyllabiques ! Il s'agit, en réalité, de savoir :

- 1° si les disciples ont vraiment vu le Seigneur ressuscité, ou
- 2° s'ils se sont simplement imaginé l'avoir vu...

Or, cette attitude du rationaliste à l'égard des hallucinations est antiscientifique. Notre homme postule ce qu'il doit démontrer. Il *présume*, suppose, tient d'avance pour acquis, pour établi, qu'il n'y a qu'à choisir, parmi les innombrables variétés d'hallucinations, la catégorie particulière qui convient à sa thèse. Mais l'historien, pour qui les méthodes scientifiques restent *toujours* valables, sait que les hallucinations ont leurs lois propres, et qu'il lui faut étudier ces lois, avant de considérer l'« hallucination collective » comme un postulat explicatif de la foi en la Résurrection.

Ne confondons pas l'hallucination avec l'observation mal faite, erronée, fallacieuse. Un prestidigitateur habile peut illusionner son public, et ses spectateurs n'ont rien vu de ce qu'aurait noté un personnage plus vif de vue et d'esprit. Il y aura, sans doute, hallucination, mais due tout bonnement à une observation défectueuse. Des individus anormaux, déséquilibrés, souffrent d'illusions isolées, même si les circonstances sont normales. Et des êtres normaux peuvent être la proie d'hallucinations, si les circonstances sont anormales. Un exemple classique de ce dernier cas nous est fourni dans les mémoires de Claude Elliot, qui fut, à la veille de la dernière guerre, *headmaster* du fameux collège d'Eton. Il avait appris, il y a quelque vingt ans, qu'un de ses amis s'était tué en escaladant des rochers dans les Pyrénées. Parti de Londres avec Arnold Lunn, spécialiste connu des sciences physiques, il voyagea toute une nuit, et, pas même deux heures après avoir atteint l'auberge d'où leur camarade était parti pour sa dernière excursion, il se trouvait en montagne, fourbu, énervé, prêt à découvrir le cadavre chaque fois qu'il contournait un pan de falaise. A plusieurs reprises, les deux hommes crurent voir le corps, étendu par terre ; plus d'une fois aussi, d'autres membres du groupe, voire des guides, leur crièrent : « Le voilà ! » Il suffisait d'un vautour tournant autour d'un pic pour que la petite troupe fût « sûre » d'avoir « vraiment » vu le mort. Ces hallucinations, pour frappantes, vives et presque contraignantes qu'elles fussent pendant qu'elles duraient, n'ont, en fait, jamais duré plus qu'une ou deux secondes...

Eh bien! ne se pourrait-il pas que les disciples, lorsqu'ils virent le Ressuscité, se soient

trouvés dans le même état d'esprit qu'Arnold Lunn et Claude Elliot ?

Non. Absolument pas. Au contraire ! Car il s'agit de deux situations *diamétralement opposées*. Avoir une hallucination, c'est désirer voir quelque chose, voir en fait *autre* chose, et prendre cette *autre* chose pour ce que vous souhaitiez voir. C'est ce que nos deux Britanniques ont fait dans les Pyrénées. Les disciples, par contre, ont réellement vu ce qu'ils cherchaient, mais ils n'ont pas cessé *de le prendre pour AUTRE chose* ! Madeleine, par exemple, désire découvrir le Crucifié : il eût donc été naturel que, voyant le jardinier, elle le prît pour Jésus. Mais non ! Elle voit Jésus et le prend pour le jardinier ! Les disciples qui se rendaient à Emmaüs pensaient à Notre-Seigneur et parlaient de Lui tout en marchant. Si donc, en voyant passer un étranger sur la route, ils avaient cru reconnaître leur maître aimé, comme on les comprendrait ! Mais, en fait, Jésus vient réellement leur parler, et ils Le prennent pour un passant ! Les Apôtres, réunis au Cénacle, auraient fort bien pu voir un fantôme, et le prendre pour le Seigneur. Or, ils voient le Seigneur et Le prennent pour un fantôme ! De même, au bord du lac de Génésareth, trompés par une voix étrangère, ils auraient pu s'imaginer que c'était la sienne. Eh bien ! non. Ce qui est significatif, c'est qu'il s'agissait bel et bien de *sa voix*, mais que, trompés par cette voix authentique, ils l'ont prise pour une autre. En d'autres mots, les disciples ne se sont *pas* abandonnés à leurs impressions premières ; ils ne se sont *pas* emballés à leur sujet ; ils n'ont pas perdu le nord ; ils ne se sont pas du tout empressés de répandre des histoires de miracles qui ne reposaient sur rien. Au contraire ! Leurs impressions premières, ils les ont en quelque sorte passées au crible, et n'ont conclu à la réalité miraculeuse qu'après mûr examen. Il y a mieux : Matthieu nous dit qu'en présence même du Ressuscité, « plusieurs doutèrent ».

En d'autres mots, la fatigue, la tension, l'horreur : ce sont là des facteurs, parmi d'autres, qui contribuent à provoquer des hallucinations comme celles du groupe Lunn-Elliot dans les Pyrénées. Mais il est impossible d'y recourir pour expliquer les apparitions du Christ à ses disciples.

Rien n'est plus sobre, plus équilibré, plus normal et plus naturel que le cadre circonstanciel, chez saint Luc, de l'apparition aux disciples en route vers Emmaüs. Jésus se mêle à leur conversation, comme aurait pu le faire tout autre pèlerin. Cela se passe en plein jour, l'après-midi vers 5 heures, et l'apparition du Seigneur ne provoque pas l'ombre de stupeur, de trouble et d'effroi, comme se doit de les susciter tout fantôme digne de ce nom. Non : on bavarde à deux sur la route poudreuse, sous le soleil adouci d'une fin d'après-midi. Un Monsieur comme un autre se mêle à la conversation. Il aimerait savoir pourquoi les deux compagnons ont une si triste mine. Et on lui répond : « Pour ignorer à ce point tout ce qui vient de se passer tous ces jours-ci, tu dois être un étranger ! » L'autre riposte : « Tout ce qui vient de se passer ? Et quoi donc, s'il vous plaît ? » Alors les deux disciples lui racontent la triste aventure de leurs espérances anéanties. « Car, évidemment, nous avions espéré que celui qui doit délivrer Israël, c'était lui ». Si quelqu'un devait trouver à ce récit un goût d' « histoire de fantôme », je croirais volontiers que, le fantôme, c'est lui !

Lisons encore ce que saint Jean nous dit de Thomas l'incrédule. Pouvait-il y avoir postulat rationaliste plus irréductible que le préjugé de cet Apôtre ? Il insiste, maintient ses positions, se cabre : il lui faut, pour croire, la preuve ex-pé-ri-men-ta-le ! Il ne cesse qu'à l'irrésistible pression des faits, encore plus obstinés que lui ! Eh bien ! cet épisode, nous est-il possible de l'insérer dans un des schémas connus de l'hallucination ?

Certains auteurs affirment que le Christ ressuscité n'a pas été l'objet d'une illusion subjective, mais d'une vision objective. Eh bien ! prenez un bon récit d'apparition spectrale... il en est de parfaitement authentifiés, de rigoureusement scientifiques. Consultez des sommités comme Carl du Prel, Schrenck-Notzing, Myers et Podmore, Osty, Geley, Richet – sans compter les quelque 20.000 procès-verbaux formulés après enquête par la *Society for Psychical Research* entre 1890 et 1940 – et comparez-lui la description, par saint Jean, de l'apparition de Jésus ressuscité, le matin très tôt – heure peu propice aux spectres, vrais ou imaginaires – sur la rive du lac. Chaque détail s'y trouve aussi nettement dessiné qu'à l'avant-plan d'un Primitif italien : le feu de braise sur quoi crépite un repas matinal de friture ; Simon-Pierre, impulsif comme toujours, et nu pour la besogne, qui se drape d'un pagne pour se jeter à l'eau afin de gagner le rivage ; et le filet tendu, sans se rompre, par un énorme banc de poissons... Et je ne connais rien de plus paisiblement suggestif et convaincant que les paroles, rapportées par saint Jean, du Seigneur ressuscité. Ce prétendu fantôme s'est dit que ces hommes, une fois débarqués, auraient faim de poisson plus que d'oracles. Il a donc vivement battu le briquet, fait jaillir la flamme, soufflé dessus, posé les poissons, et voici qu'Il leur dit : « Alors, quoi ? Venez donc d'abord déjeuner ! » Et puis, tout en cassant la croûte avec eux, la bouche pleine, un sourire dans les yeux, ce prétendu spectre prédit à Pierre son martyr, à Jean son attente. On pourrait prétendre, à la rigueur, que ce dernier chapitre de saint Jean relève du pur et simple roman ; mais je défie tout homme de bon sens d'expliquer les événements et les paroles rapportés par saint Jean, par l'hypothèse de l' « hallucination collective ». Dans toutes les annales de la psychiatrie, il n'est pas, même de loin, un seul cas d' « hallucination collective » semblable à celui-ci. Et il est assez cocasse, mais d'une cocasserie plutôt macabre – et qui jette un triste jour sur les contorsions de l'intelligence qui se refuse à la foi – que les mêmes personnages pour qui la Résurrection est inadmissible, parce que ce serait un phénomène absolument unique en son genre... que ces gens, dis-je, soient acculés à postuler une hypothèse non moins unique, non moins « monstrueuse », non moins exceptionnelle : celle d'une « hallucination collective » d'un genre qui n'a pas son pareil dans toutes les annales de l'illusion humaine ; de plus, ce leurre, ce mirage, ce faux-semblant, cette brume inconsistante, aurait eu, sur le cours de l'histoire universelle, une influence incomparablement plus considérable, des effets incommensurablement plus graves que n'importe quel événement authentique et prouvé !

Aussi saint Thomas d'Aquin écrit-il dans son *De Symbolo Apostolico* : « Si vous me dites que nul n'a jamais vu s'effectuer un miracle, je vous répondrai ceci : Tout le monde admet que le monde entier rendait un culte aux idoles et persécutait la foi dans le Christ. Voilà ce que racontent les historiens païens eux-mêmes. Cependant, tous se sont convertis au Christ : savants, lettrés, nobles, riches, puissants, sommités et notables. Qu'est-ce qui les a tous convertis ? La prédication d'hommes simples, peu nombreux, illettrés, pauvres et méprisés. Ce résultat fut obtenu, miraculeusement ou non. Si ce n'est pas miraculeusement, je dis qu'il n'y a pas de plus grand miracle que cette conversion du monde entier sans miracles ».

Aucun critique sérieux ne nie que Paul ait écrit cette 1^{ère} Épître aux Corinthiens, dont le 15^e chapitre raconte les principales apparitions du Christ ressuscité à ses disciples. Ainsi, d'une part, tout le monde admet que la petite troupe apostolique a *vraiment cru* voir son Maître ressuscité ; mais, d'autre part, il n'est pas possible, pour éviter l'hypothèse de l'hallucination collective, de recourir à la tardive genèse d'un mythe (au II^e siècle). Les plus anciens

manuscrits de cette Épître que nous possédions encore sont ceux d'Oxyrrhinque (Grenfell et Hunt) et de Chester Beatty à Londres, qui datent tous du III^e siècle. Mais Clément de Rome, qui écrit entre 90 et 100, cite déjà cette Épître dans sa propre lettre aux Corinthiens, ch.47, donc à peu près 30 ans après la mort de l'Apôtre. Denis, Évêque de Corinthe, mort en 160, et qui dans sa jeunesse a connu des contemporains de saint Paul, écrit aux Romains une lettre partiellement citée au IV^e siècle par Eusèbe de Césarée, au livre II, ch. 25, de son *Histoire ecclésiastique*. Et, dans cette lettre, il s'enorgueillit de ce que l'Église de Corinthe possède d'authentiques Épîtres du grand Apôtre. D'ailleurs, même d'acariâtres et implacables critiques comme Johannes Weiss et Windisch acceptent cette Première aux Corinthiens comme authentique. Dès lors, la foi dans la Résurrection apparaît répandue, dans l'Église, dès les années qui suivent immédiatement la mort de Jésus.

Ce qu'il nous faut nous demander, c'est comment peut s'expliquer la genèse d'une croyance aussi diamétralement opposée, non seulement à l'expérience humaine en général, mais bien plus encore, s'il se peut, à l'attente même des disciples privés de leur Maître. N'oublions pas que, pendant toute la carrière terrestre de Jésus, ils n'ont pas cessé d'espérer en son triomphe temporel et matériel, politique et social. Jamais ils n'ont rêvé, même de loin, que le Christ pût être renié, rejeté, à plus forte raison crucifié, par son propre peuple. À plusieurs reprises, le Sauveur, véritablement interdit devant une aussi rustaude incompréhension, s'est emporté, n'a pu résister à l'envahissement de la colère : « Imbéciles ! Esprits torpides ! Jusques à quand devrai-je vous tolérer, vous qui êtes avec moi depuis si longtemps, et qui ne comprenez encore rien de rien ? » À peine Pierre a-t-il affirmé sa conviction dans la messianité de Jésus, que le Maître croit pouvoir enfin révéler aux siens le sens de cette mission : il Lui faudra s'offrir, souffrir, être mis à mort. A la minute, Pierre bondit : « Non, Maître ! Pas cela ! Surtout pas cela ! Tu es le Messie ; c'est pour triompher et non pas pour souffrir ! » C'est alors que Jésus lui lance le même anathème qu'à d'autres moments de sa vie vagabonde, Il réserve aux damnés : « Va-t'en loin de moi, Satan ! » Précisément parce qu'ils ne désiraient pas le moins du monde croire en la vertu de la Croix, les Apôtres n'ont pas trouvé, dans leur intelligence comme en leur sensibilité, la moindre alvéole, pour y loger la foi en la Résurrection, qui leur avait été prédite en même temps que la Croix dans le tissu vivant, organique et serré des mêmes textes. On fera bien de relire, à ce sujet, la conversation très significative des deux disciples, en route vers Emmaüs, avec le Christ ressuscité. Après Lui avoir raconté comment les chefs des prêtres et « nos autorités » avaient livré leur Maître aux Romains pour être condamné à mort, les deux prétendus hallucinés continuent : « Pour nous, nous avons espéré que ce serait Lui qui viendrait délivrer Israël ; mais, pour comble de malheur, ce jour est le troisième depuis que ces choses se sont passées ». Nos hommes décrivent alors – et visiblement sans beaucoup de conviction – comment des femmes, puis des Apôtres, ont trouvé le tombeau vide, « mais quant à Lui, ils n'en ont rien vu du tout » ; et ce passage est rédigé de telle sorte que l'on peut considérer ces disciples comme très peu convaincus de l'équilibre de ces femmes. Avec quelle ironie sous-jacente n'ont-ils pas lancé ces mots : « Ces femmes racontent qu'elles ont eu comme une vision d'anges qui leur déclarèrent qu'Il était toujours vivant ! » On les voit d'ici se taper significativement la tempe de l'index. C'est seulement après leur retour à Jérusalem que ces deux disciples apprirent que « le Seigneur était apparu à Simon ». Cette répugnance très marquée à recevoir le témoignage des femmes, quand on sait dans quel mépris les Juifs tenaient celles-ci, constitue à mes yeux un

trait d'une haute valeur convaincante ; car, dans le monde antique, romain et surtout juif, si ce récit avait été *inventé*, on n'aurait pas attribué la découverte du tombeau vide à des femmes. On sait comment le 1^{er} siècle de notre ère tenait nos épouses et nos mères pour des mineures, moins dignes de créance que leurs propres fils adolescents. C'est ce que nous montrent les Épîtres et ce quatrième Évangile, où les Douze sont frappés de stupeur un peu scandalisée parce que le Christ bavarde en tête-à-tête avec une femme. Mais, si le récit de l'aurore pascale est vrai, toute explication du rôle important qu'y jouent les femmes devient inutile. Et c'est une autre preuve encore de l'honnêteté saturant jusqu'à la moelle les témoins de la Résurrection, qu'ils aient admis et spontanément raconté leur propre stupidité, leur lâcheté, leur manque de foi, leur incapacité de jouer leur rôle d'Apôtres, et, par contre, la foi toute vive et disponible de ces méprisables femelles. Aussi saint Augustin écrit-il à ce sujet même : « Tu as donné puissance aux hommes et capacité d'intelligence, pour se faire une idée personnelle d'après le témoignage d'autrui, et pour concevoir leur propre mission d'après ce qu'en attestent les autres, *même de faibles femmes* ». Une fois de plus, sitôt qu'on touche à la Résurrection, toutes les règles de la psychologie s'évanouissent fantasmagoriquement, pour peu qu'on tente d'échapper à l'implacable objectivité des Évangiles.

Ce n'est donc pas la surprise d'une hallucination subite qui a converti les disciples, mais l'obstination des faits, qui a fini par l'emporter sur l'obstination du doute. Car ce n'est pas Thomas seulement qui s'entêta dans l'incroyance. « En le voyant – dit saint Matthieu, à propos de l'apparition finale – alors même qu'ils Le voyaient, les uns se prosternèrent devant Lui, mais plusieurs doutèrent ». Même après la Résurrection, les intimes de Jésus, ses disciples choisis, restaient encore tellement fermés au message de la Croix, donc de la Résurrection, elle aussi, qu'ils Lui demandèrent : « Maître, est-ce maintenant, tout de suite, que Tu vas rendre à Israël sa puissance d'autrefois ? » Ils étaient donc entièrement pénétrés – malgré l'enseignement de Jésus, malgré le Calvaire – de cette notion juive dont le Sauveur n'avait cessé de dénoncer le caractère sacrilège : Dieu manifeste son approbation par la prospérité du juste, et sa réprobation par le malheur, le désastre et la mort. Rappelez-vous le Psaume 36 : « J'ai passé par la jeunesse, j'ai vieilli depuis. Mais jamais je n'ai vu le juste délaissé, ni sa postérité mendiant son pain. Regarde l'homme de bien, observe le juste ; car l'homme pacifique aura une postérité assurée. Par contre, les pécheurs périssent tous, ils sont anéantis jusqu'au dernier ; la descendance des méchants est exterminée ». Telle était la conception juive. (Il n'en est plus de même pour nous, Chrétiens : la prospérité matérielle et la victoire des armes ne sont plus synonymes de bon droit ; nous ne confondons plus indigence ou défaite, et méchanceté. Nous sommes de bons et vertueux peuples chrétiens, bourrés jusqu'à la gueule de justice et de droit)...

Jean lui-même – le disciple préféré – semble avoir douté d'abord. C'est seulement après être « entré dans la tombe » et l'avoir trouvée vide, après avoir aperçu « les bandelettes posées là, et la serviette jugulaire, non pas avec les bandelettes, mais roulée à part », que Jean « vit à son tour et crut. Car ils n'avaient pas encore compris, par les Écritures, qu'Il devait ressusciter d'entre les morts ». N'accablons toutefois pas les Apôtres. Il leur était difficile, en effet, de croire à la Résurrection, car cette foi s'oppose à toute l'expérience humaine. Il était tout aussi difficile, d'ailleurs, de croire au Christ, parce que la loyauté à son égard impliquait, pour les disciples, une rupture brutale avec l'Église de leurs pères. N'oublions pas que c'étaient des Juifs, des Galiléens, c'est-à-dire, très probablement, des nationalistes, des « résistants »

prompts à la révolte contre l'occupant romain. Sous l'influence de l'iconographie chrétienne, nous avons tendance à voir en eux des Catholiques, des espèces de Belges baptisés, alors qu'il s'agit d'Asiatiques, de Sémites, de Juifs, à commencer par le premier Pape et la Sainte Vierge. Or, jamais la religion n'est plus puissante que lorsqu'elle cimente le loyalisme national, le civisme d'une race opprimée : par exemple en Palestine sous l'occupation romaine, en Serbie d'antan sous le joug turc, en Pologne sous la domination russe, en Irlande pendant les siècles de prédominance anglicane. Il était tout aussi difficile et déshonorant, pour les disciples, de rompre avec la Synagogue, qu'il l'eût été pour des paysans irlandais, sous Cromwell, d'abandonner l'Église catholique, ou pour des Belges, en 1942, d'embrasser le *Deutscher Christentum* du Reichsbischof Müller. La foi dans un Messie crevé comme un chien, plus vomie par son peuple qu'un bouc émissaire, cette croyance paradoxale, ruineuse et folle, dont pourrait donner une idée l'adhésion d'un Belge à l'hitlérisme *après* la défaite allemande, ne pouvait que disloquer spirituellement la vie des Apôtres. Et l'on voudrait qu'une simple hallucination fugitive ait provoqué, puis maintenu, cette dislocation, cet éboulement catastrophique, impliquant, pour les disciples, une rupture complète avec leur passé ? Tôt ou tard, les remontrances de ceux qui les aimaient, et les amers reproches de ceux qui les méprisaient comme des apostats, n'auraient pu que ronger et corroder leur foi dans la réalité objective de ce qu'ils croyaient avoir vu. L'hostilité de tous faisant tache d'huile, la réprobation des plus sages et des plus pieux s'accroissant, la possibilité du martyre se manifestant proche, voire imminente, la confiance de ces pauvres diables en leur hallucination n'aurait pu – c'était inévitable! – que s'estomper, et, finalement, se dissiper. De plus, il n'y a pas deux hallucinations qui soient identiques, dans l'espace et dans le temps. Aussi, à mesure que s'effaçait le souvenir de ces mirages, les Apôtres eussent inmanquablement commencé de comparer leurs réminiscences respectives de ce qu'ils croyaient avoir vu, et les fatales divergences de leurs récits eussent renforcé leurs doutes naissants. Enfin, ces hommes auraient dû subir l'épreuve suprême du martyre, alors qu'ils n'étaient certainement pas du bois dont on fait les martyrs. *Tous* ont abandonné Jésus, *tous* ont fui lors de son arrestation ; le plus brave d'entre eux L'a renié !

Il est très difficile, pénible et douloureux, pour tout homme, d'éliminer même de petits défauts ; rien ne résiste aussi obstinément au changement que le caractère. Les disciples étaient des hommes « ordinaires » – ni héros, ni canailles – mais incapables, comme tous les hommes « ordinaires », de résister à quelque forte tension, proie facile de l'effondrement pour peu que les événements les dépassent. Les incrédules veulent nous contraindre à admettre qu'une simple hallucination aurait transformé ces loques humaines, ces paniquards de Gethsémani, en ces dynamiques Apôtres, en ces « colonnes », comme dit saint Paul, qui risquèrent six semaines plus tard le tout pour le tout, rompirent avec leur Église, leur parenté, leurs amis, et n'hésitèrent plus une minute devant la flagellation, l'emprisonnement, la perpétuelle imminence du martyre. Cette stupéfiante transformation, qu'est-ce donc qui peut l'avoir produite, sinon l'assurance la plus inouïe, une certitude ferme comme le roc ? Prenez ces types d'hommes, si caractéristiques : ce pécheur bourru, Pierre, et son frère André, dont le surnom même – *Anderai* en hébreu – dit l'humeur épineuse, Thomas le sceptique, le percepteur des contributions Matthieu – « réaliste », endurci, guère sensible – et ce Philippe, plutôt lourdaud, très loyal, mais incompréhensif au point d'exaspérer Jésus... cette collection de rustres difficilement émus n'a pas l'air de remplir les conditions requises pour une hallucination

collective inébranlable. Et, si l'hallucination n'est ni collective, ni inébranlable, elle ne peut nous servir à rien ! Car la terreur, l'angoisse, les persécutions auxquelles ces hommes ont finalement dû faire face, et qu'ils affrontèrent sans broncher, eussent écrasé comme fêtu de paille une tiède adhésion, secrètement criblée de doutes, minée par un arrière-goût d'irréalité. Il *fallait*, pour résister comme elle l'a fait, que la foi des Apôtres en la Résurrection fût inconditionnelle, intransigeante, plus dure que le diamant. Et d'ailleurs, tôt ou tard, si cette croyance était appelée à se répandre, elle devrait se frayer un chemin dans la conscience collective, en usant d'arguments capables de convaincre, de preuves moralement solides.

Telle aurait donc été la force inouïe, exceptionnelle, de cette hallucination prétendue, que les disciples, après s'être effondrés à Gethsémani, retournèrent à Jérusalem, prêts à défier la clique de prêtres-politiciens, puissants, astucieux, influents et sans scrupules, qui venait de crucifier leur Maître. Si la thèse rationaliste est dans le vrai, l'entreprise des Apôtres était folle, désespérée : le dernier spasme d'un fanatisme qui aurait dû disparaître avec leur Maître sur la Croix. *Et pourtant, ils ont gagné cette paradoxale partie !...*

Cet hétéroclite ramassis de rustres galiléens n'a pas seulement suscité un schisme au sein de leur propre Église, mais, dans les vingt ans qui suivirent leurs prétendues hallucinations, a laissé ses traces, j'allais dire : sa griffe, dans tous les ports de la Méditerranée, de Césarée à Troas. Cinquante ans après le Calvaire, cette poignée d'« hallucinés » commençait de troubler la digestion des Césars. Il est facile de tenir le passé pour avéré, de le considérer comme allant de soi, et par conséquent de dédaigner les formidables obstacles que devait surmonter le Christianisme avant de pouvoir espérer qu'il impressionnerait le moins du monde les blasés de *l'intelligentia* et de la bonne société romaines. « Ni les auteurs païens – dit Adolf Deissmann – ni les vieux textes juifs, n'ont ignoré Jésus ». Mais c'est seulement lorsque l'absurde et criminelle religion nouvelle commença de troubler la paix romaine que des allusions à cette secte turbulente, qui « avait en haine le genre humain », commencèrent d'apparaître dans la littérature, par exemple chez Tacite, Suétone et Pline : « Le Christianisme – écrit encore Deissmann – fut un mouvement religieux qui remua les classes inférieures, il commença comme un minuscule et secret grain de sénévé. Si les hommes de lettres et le beau monde en avaient connu les débuts, ils n'eussent soufflé mot de cette méprisable tentative prolétarienne. C'est à cause de la structure sociale de l'Église naissante que le Christianisme primitif n'est que rarement l'objet de citations par les auteurs païens, même plus tard. Si la littérature gréco-romaine ne mentionne pas les Évangiles, c'est parce que ces humbles opuscules ne se vendaient pas chez les libraires des grandes villes, mais, comme du matériel de propagande clandestine, étaient cachés, à l'abri de la police, dans les sordides bicoques où se terraient ces individus sans aveu qui constituaient la grande majorité de la communauté chrétienne ». Les intellectuels et les beaux-esprits, l'« élite » – comme on dit – de la Rome impériale n'ont pas plus éprouvé d'intérêt ou de curiosité, à l'égard de cet obscur criminel, exécuté par un gouverneur de colonie lointaine, – Chrestus ou Christus, ainsi nommé sans doute par dérision, puisque le terme de *Chrestos* s'appliquait aux notabilités : *Chrestos ho Phokiôn*, « l'honorable Phocion » – que n'en auraient eu les contemporains de Léopold II pour quelque énergumène congolais, fusillé par notre Force publique. Pour comprendre en termes et valeurs de pensée moderne la victoire des disciples, imaginons le culte d'un nègre obscur et méprisé – par exemple, de Kibanghi ou de Father Divine – se substituant à l'adoration de Jésus-Christ à Sainte-Gudule, voire à saint Pierre de Rome. Nous ne pouvons insister sur le

règne absolument rigoureux du déterminisme, de la causalité, dans le monde physique ; nous le nions dans le monde mental. Or, le phénomène auquel nous avons affaire, en l'occurrence, constitue le plus formidable ébranlement d'événements que nous révèle l'histoire, et seul un choc initial d'une force, d'un élan, d'une puissance, d'une violence absolument uniques, peut en rendre compte. Franchement, cette clique plutôt disparate de culs-terreux, rustaude et prompts à foutre le camp, toute tremblante encore d'avoir assisté de loin à la Crucifixion, à la dégradation grotesque et avilissante, à la mort de leur Maître – crevé comme un lion crucifié de Numidie – ce ramassis de pleutres sans cervelle, est-ce là cette force et cette puissance d'où l'histoire a reçu ce choc ?

II L'obsédant tombeau vide

Même si l'on pouvait expliquer la croyance des disciples en la Résurrection par une hallucination collective – plus de cinq cents personnes à la fois s'imaginant avoir vu ce que nous, environ 2.000 ans plus tard, saurions qu'elles n'ont *pas* vu – il faudrait encore expliquer le *tombeau vide*. Lorsque les Apôtres ont commencé d'annoncer la Résurrection, les ennemis de la foi naissante n'ont pas nié la vacuité du caveau funèbre. Les prêtres juifs n'ont même pas tenté de prouver que le corps de Jésus n'avait *pas* été enseveli dans la grotte où les femmes myrophores pénétrèrent le matin de Pâques, ou que ce corps s'y trouvait encore. Il est impossible de relire les récits évangéliques sans être profondément impressionné par ce fait : pour tous, amis aussi bien qu'ennemis de Jésus, sa tombe sombre dans un total oubli. Plus personne ne s'y intéresse, ne s'en occupe. Personne ne s'est targué d'une information plus intime et spéciale, pour prétendre : « Ce n'est pas ici, mais là, qu'on l'a définitivement inhumé ». Voyez ce qui se passe, de nos jours, lorsque meurt un Saint, connu pour tel de son vivant, non seulement chez nous, Chrétiens, mais dans toutes les religions du monde : la tombe devient immédiatement un lieu de pèlerinage. Mais, dans le cas de Jésus-Christ, mort *et ressuscité*, la curiosité, l'attraction, le besoin de recueillir cette insaisissable relique : l'ambiance physique, ne pouvaient qu'être incomparablement plus passionnés – suite bien naturelle d'un si extraordinaire événement ! Mais non ! Dès le lendemain de Pâques, la tombe du Christ suscite, semble-t-il, une indifférence glaciale, et qui va durer quelques siècles. Historiquement surtout, sitôt les Saintes Femmes sorties du funèbre Jardin, la tombe du Sauveur sombre dans un oubli complet. La conviction de sa vacuité paraît avoir été universelle. La seule controverse dont un écho nous soit parvenu, et visiblement cette bagarre fut ardente, a porté sur un seul point : oui, la tombe est vide, mais n'est-ce pas parce que les disciples en ont secrètement enlevé le cadavre ? Cette tombe était alors infiniment importante, *parce* qu'elle était absolument ignorée. Supposons-la point de mire au centre d'une violente polémique : la tâche des apologistes chrétiens en fût devenue bien plus difficile. Si le corps ne l'avait jamais abandonnée, le clergé juif l'eût fait rouvrir pour exhiber aux dupes de cette hérésie grotesque la carcasse pourrissante de leur Maître. Et, si les disciples avaient pris le Seigneur ressuscité pour un fantôme – un revenant : le mot dit bien ce qu'il doit exprimer – la tombe où gisait encore sa dépouille mortelle serait devenue un sanctuaire pour ces pèlerins, qui croyaient, dans cette hypothèse, à la résurrection spirituelle de leur Maître, ou plutôt à

l'immortalité de son âme, mais non pas à la résurrection physique de son corps... Cette tombe abandonnée, oubliée, on ne s'en est souvenu qu'après qu'elle eût passé à l'histoire.

Les disciples ont prêché la Résurrection à Jérusalem, à cent pas de ce caveau, d'où le cadavre pouvait être exhumé à tout instant, pour les réfuter, si leur foi était vaine. Y a-t-il preuve plus directe, plus simple, plus naïve, de leur propre certitude, toute sereine, aveugle, affranchie du moindre doute ? D.T. Strauss admet que cet argument l'embarrasse : « Nous laissons le corps dans la tombe, écrit-il, nous le savons dans un endroit bien connu et facile à retrouver. Mais alors, si les disciples s'enhardissent brusquement jusqu'à prêcher la Résurrection de Jésus dans la même ville, *moins de 40 heures après sa mort*, peut-on croire que les Juifs ne se soient pas rués vers le tombeau, n'en aient pas exhumé le cadavre, n'aient pas confondu l'outrageante imposture par une exhibition publique ? Mieux encore : comment les disciples ont-ils pu croire à la Résurrection, alors qu'il leur suffit de rouler la dalle de la tombe toute proche, pour se convaincre que les restes de Jésus s'y trouvaient toujours ? » À ces questions, Strauss oppose une réponse que nous aurons à rencontrer tout à l'heure.

Sept semaines après la Résurrection, un pêcheur galiléen rassemble une foule à Jérusalem et lui parle de la Résurrection. Ce jour même – celui de la Pentecôte – trois mille individus acceptent cette « folle » histoire et se font baptiser par saint Pierre. Un stupéfiant exploit, et cependant... nous ne sommes *pas* stupéfiés ! Nous répétons, dans une espèce d'hébétude, comme des perroquets ensommeillés : *res - sus - ci - té*, sans vraiment nous rendre compte de ce qu'impliquent et signifient ces quatre syllabes, de cette réalité, plus présente et plus charnelle que celle de notre propriétaire, de notre chef de bureau, des gens que nous croisons en rue. Nous pourrions, si nous n'avions pas les yeux « retenus », comme dit saint Luc, dans un instant, maintenant même, ici, en tenant en main ces pages, voir Jésus-Christ, palpable comme nous-mêmes. Et cela est *vrai*, *plus vrai* que les bombes de Truman et les tanks de Staline, plus vrai que nos pieds, nos yeux, notre estomac... Mais la Résurrection du Christ est devenue pour nous, Chrétiens, si naturelle, si quelconque – prétexte au congé du lundi pascal et cliché du répertoire homilétique : « Cette belle fête de Pâques, mes très chers frères... » – que nous ne pouvons nous figurer combien monstrueuse et contre-nature a dû paraître aux Juifs contemporains de Simon-Pierre sa foi dans la remise en vie d'un paysan galiléen dont l'exécution avait défrayé la chronique hiérosolymite. Toutes les analogies sont imparfaites, y compris la tentation de transposer les événements de la Passion en termes d'expérience moderne ; mais il n'est pas inutile de chercher un parallèle, non pas au Christ de notre foi, mais à celui de Strauss et de Loisy, victime futile de ses propres illusions. Imaginons, dans l'Irlande du XVII^e siècle, un campagnard, artisan de village, fanatique et illuminé. Il se persuade – et convainc quelques amis – qu'il est la réincarnation de Jésus-Christ. Son Évêque l'excommunie et, devant l'agitation qui s'ensuit, les Anglais, soucieux de *pax britannica*, décident d'étouffer cette crise dans l'œuf et pendent notre homme à Dublin, comme « rebelle ». Cinquante jours après sa mort, devant la cathédrale de Saint-Etienne, un de ses épigones proclame que le rebelle exécuté est ressuscité des morts : le jour même, trois mille catholiques de Dublin se convertissent à cette hérésie nouvelle, uniquement parce qu'ils admettent cette histoire de fous. Une telle hypothèse n'a rien de plus essentiellement invraisemblable que l'histoire, racontée au deuxième chapitre des Actes, par Luc, qui se réclame, au seuil de son Évangile, des plus rigoureuses méthodes historiques, et dont des experts comme Harnack et Ramsay reconnaissent la parfaite crédibilité. Bien entendu, dans

notre hypothèse, les autorités britanniques eussent exhibé le cadavre du rebelle exécuté, et, du coup, la secte nouvelle eût sombré dans le ridicule.

Si les rationalistes, lorsqu'ils opposent au récit de la rédemption leurs propres suppositions, n'éprouvent jamais le besoin de *prouver* leurs alternatives – « On pourrait admettre que... Peut-être que... » – nul d'entre eux n'a jamais affirmé que le clergé juif ait réellement exhumé le corps de Jésus. Au contraire : ces Messieurs s'efforcent d'expliquer pourquoi le Sanhédrin n'a *pas* pu confondre les Apôtres, en leur présentant la dépouille de l'individu prétendument restitué à la vie. Voyons donc les diverses hypothèses émises par l'incrédulité :

1° Loin de mourir en croix, Jésus S'est remis de ses blessures dans la tombe et a fini par S'en échapper.

Autrement dit, le Christ S'est évadé d'une tombe étroitement surveillée. On a supposé, bien entendu – car les suppositions ne coûtent rien – que l'histoire des gardes est une invention chrétienne : il nous faudrait encore toujours, alors, expliquer la disparition *ultérieure* du corps. Si, par la suite, le Christ, ayant rejoint ses disciples, mourut parmi son entourage, sa tombe *finale* eût été connue, vénérée comme un sanctuaire. S'Il dut les quitter derechef, et totalement disparaître de leur horizon, cette seconde disparition – plus inexplicable encore que la première catastrophe – a dû jeter parmi les siens un ferment de confusion, de désespoir et de perplexité, dont il devrait se découvrir des traces dans la littérature chrétienne primitive : les rationalistes y ont découvert les traces de tant de choses ! Qu'Il a existé, mais n'était pas Dieu ; qu'Il était Dieu, mais n'a pas existé ; qu'Il était un agneau mis à mort ; qu'Il était le Grec Jason, recherchant la toison d'un agneau ; qu'Il était un ancêtre (spirituel) de Lénine ; qu'Il était le précurseur de Tolstoï..., etc... etc... Mais Strauss lui-même écrit, en l'occurrence : « Il est impossible de croire qu'un homme qui a rampé, plus qu'à moitié mort, hors de sa tombe, presque exsangue, sans force, malade, ayant besoin de soins médicaux, de pansements, de pitié, et qui a, finalement, dû succomber à ses souffrances, ait pu produire, sur l'esprit de ses disciples, l'impression qu'il avait triomphé de la mort et de la fosse, qu'il était le Prince de la Vie ; et, cependant, c'est sur cette impression même qu'allait s'édifier le ministère des Apôtres. Une *telle* réanimation ne pouvait qu'affaiblir l'impression qu'il leur avait faite, soit vivant, soit mort ; elle n'aurait pu transformer leur tristesse en enthousiasme, leur respect en adoration ».

2° Les femmes se sont trompées et ont visité la tombe d'un autre.

Ne riez pas ! Ce n'est pas l'illustre professeur Nimbus qui avance cette théorie, mais un fameux docteur en théologie, le professeur Kirsopp Lake ; elle ne pouvait émaner, en effet, que de *scholars*, de savants très érudits, mais plus connaisseurs de textes que de la nature humaine. D'humbles personnes, moins farcies de science, mais pourvues d'un minimum de bon sens, savent spontanément que, si la foi en la Résurrection doit l'être à ce que les myrophores se seraient trompées de tombe, elle aurait cessé sitôt que le clergé juif eût invité les intéressés à venir examiner la dépouille du défunt dans le véritable caveau.

3° Joseph d'Arimateie a enlevé Jésus du tombeau provisoire, pour le transférer dans une sépulture définitive.

On n'a jamais, en l'occurrence, suggéré l'ombre d'un motif pouvant expliquer une conduite dont on n'a pas davantage pu prouver la réalité. Les Évangélistes nous décrivent tous Joseph comme un homme vraiment honorable, d'une haute noblesse morale, « en quête du Royaume de Dieu ». Si ce personnage à cheval sur les principes a transféré les restes de Jésus,

outre qu'il a lui-même été fixé sur l'imposture ou tout au moins sur l'illusion de son défunt Maître, il a dû savoir que saint Pierre mentait ou se trompait, en affirmant que le corps de Jésus « n'avait pas connu la corruption ». Ce Joseph était un disciple secret, de ceux qui suivaient le Sauveur parce qu'ils aimaient la vérité : c'est le Christ Lui-même qui parle ainsi. Soyons certains qu'il n'eût pas permis aux disciples de fonder toute leur prédication sur un mensonge. Il les eût repris avec douceur, avec patience, et, sous son influence, ils eussent prêché le dogme de la Résurrection sous la forme qu'il revêt si souvent aujourd'hui, et que tel illustre philosophe catholique veut bien tenir pour « acceptable » : comme une Résurrection « spirituelle ». Les apparitions du Seigneur deviennent alors des visions et relèvent de la métapsychique ; les disciples ont eu contact avec un fantôme, voire avec un ectoplasme particulièrement réussi ; le vrai corps de Jésus, enseveli par Joseph, n'est *pas* sorti de la tombe pour apparaître objectivement. Cette conception n'est pas seulement spirite ; d'innombrables Protestants et « spiritualistes » de tout poil lui accordent leurs préférences (y compris des Catholiques « à la page »).

On se souviendra que Joseph, membre éminent du Sanhédrin, fut assisté par Nicodème, haut dignitaire de la Synagogue, et par leurs domestiques à tous deux. Ces serviteurs eussent pu, d'un seul mot, écraser dans l'œuf une religion fondée, ils le savaient, sur une mystification. Et les collègues de Joseph et de Nicodème eussent assuré leur fortune. Pourquoi donc se sont-ils tus, si l'on accepte cette hypothèse ?

4° « *Il est fort possible, écrit Strauss, que le cadavre ait été jeté à la voirie, avec ceux d'autres criminels exécutés.* Dans ce cas, les disciples n'ont, probablement, pas eu l'occasion, aussitôt après la mort, de voir le corps. Plus tard, lorsqu'ils prêchèrent la Résurrection, même leurs adversaires n'auraient pu que très difficilement le reconnaître parmi les autres et fournir des preuves de son identité ».

Il y aurait donc eu controverse sur l'identité d'un cadavre exhumé d'une fosse commune. Mais les récits, la littérature, la tradition de cette époque ne contiennent pas la moindre allusion à cette polémique. Le rabbin Tryphon n'en souffle mot, cent ans plus tard, dans sa discussion avec Justin le Martyr... Notons, en passant, le contraste entre le chrétien, appuyant ses affirmations sur des preuves, et le rationaliste, qui se fiche éperdûment d'étayer ses dires d'arguments solides. *Quod gratis affirmatur, gratis negatur.* Ce qu'on affirme sans preuves, se nie aussi sans preuves. Mais soyons bons princes et démolissons cette quatrième hypothèse.

Loisy, qui reprend à son compte la théorie de Strauss, veut la rendre plus plausible, en prétendant que le corps de Jésus n'était pas, ne *pouvait* être mis à la disposition de ses disciples. Mais Loisy – dont, sans doute, on eût moins vanté l'érudition, s'il l'avait consacrée au service de l'orthodoxie – Loisy trahit ici son ignorance du Droit romain, en vertu duquel Pilate *devait* remettre le corps du supplicié à quiconque le lui demanderait. Si nous admettons qu'une panique s'empara des disciples à Gethsémani, rien ne nous oblige à croire qu'ils n'ont jamais cessé d'être lâches et vils. S'il en avait été de la sorte, ils eussent abandonné Jésus, dès que les Pharisiens Lui manifestèrent leur hostilité. Il est difficile de croire qu'ils eussent permis de jeter à la voirie la dépouille de leur Maître bien-aimé, sans même tenter de lui assurer l'inhumation décente que *les lois de Rome permettaient en pareil cas.* Et Joseph d'Arimathie, mais plus encore Nicodème de par ses fonctions, *étaient des légistes*, habitués à discuter avec Pilate. Les plus médiocres Chrétiens de la génération suivante n'auraient jamais permis que fussent jetés à la fosse commune les restes de leurs frères martyrisés, comme il

appert des catacombes et des authentiques martyrologes. Enfin, si le cadavre de Jésus s'était trouvé dans la fosse commune, les Juifs auraient au moins tenté de l'exhumer, pour réfuter le « canard » de la Résurrection. Or, il n'en est rien...

5° *Les disciples ont eux-mêmes volé le cadavre.* C'est l'hypothèse formulée, au lendemain même de la Résurrection, par le clergé juif. Elle devrait *donc* primer, pour des raisons à développer ultérieurement, toutes les suppositions des sceptiques modernes. Or, si les disciples avaient enlevé le corps du tombeau – tout comme Joseph et Nicodème, s'ils l'avaient transféré – ils auraient su que leur Maître n'était qu'un fanatique illusionné, qu'il était mort et bien mort, aussi mort qu'on peut l'être. Mais alors, pourquoi cette poignée de pauvres hères eussent-ils comploté d'imposer au monde une religion nouvelle, au péril de leur vie, alors qu'ils la savaient fautive ? À quoi rime toute cette épopée de dévouement et de sacrifice, *si l'on ne croit pas*, si l'on connaît le sordide, le décourageant « dessous des cartes » ? C'est Origène qui le dit, il y a dix-sept siècles et demi : un fabricant de mensonge et d'imagination pure n'eût pas galvanisé les Apôtres jusqu'à leur faire proclamer, avec un courage inébranlable, une doctrine dont la prédication ne pouvait leur valoir que la persécution, le danger, la prison, la mort. Quelle certitude absolue de compensation secrète, quel « autre poids dans la balance » pouvait donc les avoir stimulés, trempés, jusqu'à la rupture délibérée avec leur Église, leurs amis, leurs familles, leur nation même, voire jusqu'à l'acceptation du martyre pour avoir répandu ce qu'ils savaient eux-mêmes n'être qu'une imposture monstrueuse et superflue ? « J'en crois volontiers – dit Pascal – des témoins qui se font égorger ».

Tâchons, maintenant, de nous représenter ce « cas » plus qu'épineux, comme il a dû apparaître au Sanhédrin, réuni pour examiner la situation critique provoquée par la prédication de la Résurrection, au jour de la Pentecôte. Trois mille Juifs s'étaient joints au noyau du schisme. Si, demain, avant la fin du jour, trois mille Bruxellois passaient en bloc au protestantisme, l'effet produit à l'archevêché de Malines ne serait pas plus bouleversant que celui de la conversion pentecostale sur les autorités juives.

Celles-ci se devaient, avant tout, d'expliquer le tombeau vide, d'en rendre compte au peuple. Car *le seul fait qu'on ne mît pas en doute était la disparition du cadavre, qui ne se trouvait plus dans le caveau.* Alors, que faire ? Quelle voie suivre ? Or, même leurs pires ennemis n'ont jamais accusé les Juifs d'être stupides. Et le Sanhédrin constituait une élite, intellectuelle autant que sociale. Ses membres n'étaient pas seulement d'habiles et subtils dialecticiens, mais aussi des politiciens réalistes, à l'inverse des savants modernes qui nous ont montré comme il est facile de réfuter le dogme de la Résurrection. Impossible de relire le compte-rendu des deux procès – devant le Grand-Prêtre et chez Pilate – sans admirer l'astuce grâce à quoi l'accusation, malgré son extrême faiblesse, parvint quand même à ses fins. Les témoins avaient beau se contredire entre eux, et Pilate n'envisager qu'avec horreur et répugnance une condamnation : le prisonnier, dont l'innocence lui apparaissait évidente, n'en fut pas moins crucifié sur son ordre!

Or, ce même génie judiciaire, dont les Juifs abusèrent pour arracher au pouvoir occupant la condamnation de Jésus, les notables y recoururent pour « escamoter » la Résurrection. La tombe était vide ; inévitablement, on a dû, pour trouver une alternative possible à l'inadmissible Résurrection, envisager toutes les hypothèses possibles, sauf celle-là seule qui correspondait à la vérité. Il est évident que l'explication du tombeau vide, imaginée par les contemporains du Christ – par ceux qui avaient le plus d'intérêt à nier la Résurrection –

est bien plus digne de notre considération que les suppositions avancées près de deux mille ans plus tard par des personnages dont les assertions ne peuvent subir, comme la fable imaginée par le Sanhédrin, l'épreuve d'un interrogatoire contradictoire de tous les témoins. En d'autres mots, *le Sanhédrin savait très bien quelle hypothèse il pouvait lancer sans se faire trop démentir par les témoins et les événements.*

On a dit qu'il n'est pas de plus grande tragédie pour la science « qu'une belle hypothèse, mise à mort par un fait » (T.Huxley). Il doit y avoir eu plus d'une tragédie de ce genre, lorsque le Sanhédrin a passé au crible toute une série de belles hypothèses, destinées à expliquer la vacuité de la tombe, hypothèses qui, toutes, furent mises à mort par des faits connus du Sanhédrin, mais ignorés de MM. Paulus, Strauss, Renan, Weiss, Loisy, Rashdall, Guignebert et Major. J'ai peine à croire qu'aucun de ces Juifs rusés n'ait eu l'astuce d'imaginer l'une ou l'autre des nombreuses explications élaborées depuis un siècle et demi par Paulus, Strauss, Renan, Weiss, Loisy, Rashdall, Guignebert, Major, sans oublier le célèbre Albert Schweitzer. Pour moi, j'estime probable que l'hypothèse finalement adoptée par les autorités juives – celle du corps volé par les disciples – bien qu'elle fût loin d'être satisfaisante, était en réalité la moins branlante que pussent formuler des hommes désireux de convaincre leurs *contemporains*, c'est-à-dire un public au courant des faits et, par conséquent, moins facile à duper que les pauvres lecteurs de Guignebert et de Loisy.

Maintenant, les notables juifs ont-ils cru très fort à leur propre hypothèse ? Qu'on en juge : lorsque saint Pierre comparût à son tour devant le Grand Conseil et refuse d'abandonner la prédication du salut par le Christ, la plupart des Sanhédrites penchent pour une condamnation à mort ; mais Gamaliel, « pharisien, docteur de la Loi, et que tout le peuple estimait », avertit ses collègues que, « si cette entreprise est d'origine humaine, elle périra ; par contre, si c'est Dieu qui la suscite, vous ne pourrez l'anéantir. Et tous marquèrent leur accord avec lui ». Eussent-ils adhéré si facilement à ses paroles, s'ils avaient vraiment cru de toute leur conviction à la véracité de leur hypothèse, s'ils avaient réellement admis – dur comme roche, au plus profond du cœur – que les Apôtres avaient volé le corps de Jésus et prêchaient donc une doctrine qu'ils savaient mensongère ?

Parmi les œuvres de Justin le Martyr, qui se convertit à l'âge de trente ans vers l'année 120 de notre ère, figure son fameux débat, dans la ville d'Ephèse, avec l'illustre rabbin Tryphon. Justin, jadis philosophe païen, discute avec force détails les arguments principaux grâce auxquels les Juifs cherchaient à réfuter et à discréditer le Christianisme. Or, visiblement, les Juifs du siècle avaient repris à leur compte l'explication du tombeau vide que le premier Évangile attribue aux Sanhédrites : « Vous avez – dit Tryphon – choisi des hommes à travers le monde entier, et leur avez imposé les mains, pour annoncer qu'une hérésie athée, hostile à la Loi, est issue d'un nommé Jésus, imposteur galiléen, que nous avons crucifié, *mais que, la nuit, ses disciples allèrent voler dans sa tombe*, qu'ils enlevèrent de l'endroit où on l'avait déposé après l'avoir détaché de la croix. Et maintenant, vous trompez les gens en prétendant qu'il est ressuscité des morts et monté au ciel. » Vingt-cinq ans plus tard, Celse publie son fameux pamphlet contre le Christianisme. Il y manifeste une connaissance exacte, intime et minutieuse de l'histoire et de la pensée juives. Il devait donc connaître tous les arguments opposés par les Juifs à la Résurrection. En fait, il n'en avance qu'un seul : les disciples ont *dû* voler le cadavre !

Il serait étrange et incroyable qu'une Église se défendît contre un schisme grave – et,

pour les Juifs, le Christianisme n'était qu'un schisme – sans garder, de cette réaction défensive, des traces et des traditions, orales aussi bien qu'écrites. L'expérience est là, qui nous l'apprend : nous connaissons très exactement les répliques de l'apologétique catholique aux Byzantins du XI^e siècle, aux Réformateurs du XVI^e. Il est, dès lors, inconcevable que la réfutation contemporaine de la Résurrection, celle qu'en ont faite effectivement les autorités hiérosolymites, ait – comme c'est pourtant le cas – disparu, sans aucune trace, de l'histoire et de la tradition juives. Seul, l'Évangile selon Matthieu nous la rapporte.

Le Dr Samuel Krauss, auteur de l'article consacré à Jésus dans la *Jewish Encyclopaedia*, nous donne sa propre explication de la Résurrection ; mais, en guise d'hypothèse *contemporaine de l'événement*, il n'en connaît qu'une... et encore, toujours grâce à saint Matthieu : les disciples ont volé le corps ! C'est seulement au début du III^e siècle que nous trouvons la première allusion à la grotesque hypothèse « paratalmoudique », dans le *De Spectaculis* de Tertullien : « Voici, ô Juifs, Celui que vous avez acheté de Judas, Celui que les disciples ont secrètement volé, pour pouvoir affirmer sa résurrection, à moins que le jardinier n'ait enlevé le cadavre, de peur que les visiteurs ne foulent aux pieds ses laitues. » C'était substituer, comme auteur de la révolution chrétienne, le jardinier, *deus ex machina*, au Ressuscité, *deus ex sepultura*. Le silence se fait ensuite, pendant plus de mille ans, sur cette étrange fable. Puis, en plein Moyen Age, un Juif talmoudiste publie ses *Toledôth Ieschou*, ses aventures ou péripéties (littéralement : générations) de Jésus. D'après cet opuscule, qui se saouïe d'anachronismes éclatants, les disciples, incapables de retrouver le corps du supplicié, tirèrent argument de cette disparition pour affirmer que le crucifié était monté au ciel. C'est ce qu'ils firent « gober » à la « reine Héléne », que l'auteur fait naître trois siècles trop tôt. Or, Judas, le jardinier, révéla qu'il avait enlevé le cadavre du tombeau, par amour de ses laitues, et s'en était servi comme d'un barrage, pour empêcher l'eau d'envahir le jardin. Il avait, du coup, inondé la tombe... Alors, la joie régna dans Israël. Le cadavre fut déposé devant Héléne, « reine de Jérusalem », et les Chrétiens se trouvèrent confondus... Cette pitoyable anecdote est significative. Elle prouve que, dès l'origine, les Juifs durent admettre que la tombe était *vide*, et que la portée de ce fait dans la controverse chrétienne les obligeait de chercher une autre explication que celle des *minnîm* (apostats) abhorrés.

Enfin, si tous les manuscrits des Évangiles avaient disparu – comme ont disparu ceux de Tacite, ce qui ne nous empêche pas d'accepter son (?) témoignage sur les Césars – nous pourrions toujours prouver à suffisance que les premiers fidèles avaient la ferme conviction d'avoir vu le Seigneur ressuscité, et que cette croyance a transformé ces médiocres disciples en Apôtres dynamiques et convaincants : « Tous les critiques – admet le savant érudit juif Montefiore – reconnaissent aujourd'hui que la première Épître au Corinthiens est vraiment l'œuvre de saint Paul, de sorte que son chapitre XV est la plus ancienne tradition qui nous reste, concernant la Résurrection. » Même Baur, le plus radical des critiques, qui a réduit à quatre le nombre des Épîtres authentiques – les *Hauptbriefe* – inclut dans le nombre les deux lettres aux Corinthiens. Et Paul nous dit en la première : « Le Christ, comme l'avaient prédit les Écritures, est mort pour nos péchés, a été enseveli ; puis, comme annoncé dans les Écritures, Il est ressuscité le troisième jour. Après cela, Il a été vu par Képhas, puis par les Onze (ensemble), ensuite par plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart vivent encore, mais quelques-uns sont morts. Alors, Il a été vu par Jacques, puis par tous les Apôtres. Enfin, le dernier de tous, moi aussi je l'ai vu. »

Saul, né à Tarse, fils d'un citoyen romain, et dont Paul était l'autre nom, est le fruit d'une double tradition. Sa naissance le rattache à une famille associée par ses origines à l'Église juive, de sorte qu'il grandit dans une atmosphère de piété profonde et dans la plus rigoureuse observance de ses devoirs religieux. Mais, d'autre part, la culture hellénistique ne l'a pas laissé froid ; l'étendue de ses lectures apparaît dans certains de ses discours. Il semble s'être familiarisé avec les œuvres d'Aratus, de Cléanthe, de Ménandre, d'Épiménide. Durant la première phase de la controverse judéo-chrétienne, Saul de Tarse fut le principal protagoniste et paladin des Pharisiens. Et cela se comprend : le génie rayonnait de toute sa personne. Mais les pires ennemis du Christianisme n'ont jamais nié sa grandeur (ils l'eussent plutôt exagérée, pour diminuer Jésus). Beaucoup le tiennent pour le véritable fondateur de l'Église chrétienne : le Dr Krauss, par exemple, dans la *Jewish Encyclopaedia*.

Saint Paul fut un avocat merveilleux, adaptant instinctivement son appel à l'humeur, au tempérament, aux croyances de ses auditoires successifs. Il avait l'art de diviser ses adversaires : voyez son discours au Sanhédrin, au chapitre XXIII des Actes. Comme il a subtilement réussi à désintégrer la coalition antichrétienne des Pharisiens, qui croyaient en la vie future, et des Sadducéens, qui n'y croyaient pas !

Lorsqu'il prit le parti du clergé juif dans la controverse judéo-chrétienne, il a dû – c'est inévitable ! – exploiter à fond son génie juridique pour tenter désespérément d'imaginer une solution satisfaisante au problème du tombeau vide. Puisqu'il croyait dur comme fer au vol du cadavre par les disciples du supplicié, sa haine fanatique de cette engeance menteuse ne pouvait que s'élever à la hauteur de l'amour sans bornes qu'il portait à la vérité. L'article qui lui est consacré dans la *Jewish Encyclopaedia*, pour hostile qu'il soit à cet homme, décrit comme « le plus grand des apostats », avoue qu'il fut « un puissant lutteur pour la vérité ». Comme on comprend l'horreur de Saul pour cette secte hérétique, dont les chefs tentaient délibérément d'imposer à leurs compatriotes une religion nouvelle qu'ils savaient frauduleuse !

La sérénité qui marqua la mort d'Étienne l'a peut-être ébranlé ; mais ce n'est pas sûr. Sans doute, nul ne meurt pour ce qu'il sait être un mensonge ; et cependant, le martyr d'Étienne n'a pas immédiatement affaibli, chez Paul, sa volonté d'écraser le schisme naissant. Au contraire : il se rendait à Damas pour y accentuer la persécution, lorsque sa vie fut révolutionnée par une expérience dont le rationalisme nous doit encore toujours l'explication. Si la vision qu'il eut sur la route de Damas n'a été qu'une hallucination, c'est *une de ces hallucinations comme on n'en trouve que dans le Nouveau Testament* : une hallucination révolutionnaire, par sa transformation radicale des points de vue fondamentaux, des perspectives essentielles, des caractères... Nous connaissons l'effet des hallucinations ordinaires, « normales », si l'on peut dire : l'intelligence se désintègre progressivement, la physionomie morale s'estompe peu à peu, la schizophrénie se dessine. Mais, à mesure que nous lisons les Épîtres dictées par saint Paul en son âge mûr, puis durant sa vieillesse, nous n'y trouvons aucune trace de dégénérescence, mais, au contraire, la maturation d'une vaste, forte, subtile et pénétrante intelligence, l'épanouissement d'un esprit puissamment logique, cohérent et ordonné. Lorsque saint Paul acquit la conviction qu'il avait vu le Christ ressuscité, l'immense et victorieuse portée du tombeau vide lui fut, pour la première fois, révélée. Il semblait que l'énorme pierre eût elle-même écrasé ses derniers retranchements. Il vit que, si les disciples n'étaient pas des imposteurs, c'est qu'ils *avaient raison*, quelle que fût l'étonnante variété de leurs prétentions. Il comprit pourquoi l'on ne peut associer un martyr aussi

glorieux que celui d'Étienne à l'abjecte fraude impliquant la complicité dans l'enlèvement d'une charogne. Il commença de saisir pourquoi le nommé Pierre était si sûr de soi – ou *de Qui plutôt ?* – et pourquoi quiconque participait à cet étrange mouvement manifestait une inexplicable allégresse et une conviction plus inébranlable que le roc...

Paul, intrépide scrutateur des mystères christiques, toi qu'attira vertigineusement toute lueur au fond des divins abîmes, toi qui voulais des Chrétiens capables d'assimiler de la viande au lieu de biberonner du lait, viens en aide, frère, aux disciples d'aujourd'hui, capables tout au plus d'avalier de l'eau sucrée !

Bruxelles, 1-3 janvier 1952.
ALBERT FRANK-DUQUESNE.